

les pinceaux de L'ART ÉTEINT

Ce qui, du mot, fait un empire, d'un mot, peut le détruire. octobre 2013, numéro 1

MADAME B[RULARD].

TÊTE CHERCHEUSE, Fabienne Bercegol s'associant aux patients efforts d'Henry Brulard pour reconstituer l'exact détail de sa vie, se croit à la poursuite de l'établissement d'une relation sincère, exacte, de la vie d'Henri Beyle, sous le regard narquois de Stendhal qui la regarde fouir et s'enfouir, s'enfermer, armée de son microscope, dans le réel de sa fiction. La fausse, impossible autobiographie inachevée devient l'antidote du romanesque exploité jusqu'à la corde et soudain l'anthropologie, s'avancant inconsidérément en terrain découvert, révèle la misérable ambition qui fut la sienne : un trou, sa tombe et celle de l'homme.

LA NOUVELLE ÉDITION de *La vie d'Henry Brulard* de « Stendhal » au Livre de Poche fait frémir, elle est un outrage à Stendhal et à la littérature romanesque, comme au bon sens.

SE PRÉTENDANT « enrichie », elle est dans les faits farcie, comme seule l'informatique permet d'en échafauder aujourd'hui, des filins et des haubans d'un appareil critique digne d'un Hollandais Volant, littéralement emmaillottée dans les notes et chevillée de crochets à même le texte, cette édition ne cesse de vouloir rétablir le bon français, le bon Stendhal, l'histoire vraie d'Henri Beyle alors que celui-ci esquisse un projet de fiction sous un nom qu'il s'est choisi pour l'occasion.

L'ANTHROPOLOGUE sur le chemin de l'exactitude n'en finit plus de relever fautes chronologiques, de rectifier les abréviations, renversant le verlan et calmant les opinions contradictoires et sacrilèges sur les grrrrands zoteurs tels Chateaubriand ou Rousseau, Voltaire, pour lesquels, tel l'impartial juge de paix, la commentatrice rappelle le poids de l'influence qu'ils eurent sur... Beyle? Stendhal? Brulard? Ne le dit-il pas lui-même? C'est un festival de paraphrases, de pédantisme moderne, de désamorçage des effets romanesques eux-mêmes, aggravé par un sérieux et une bonne volonté tragiques.

EN VAIN tant de détails viennent souligner

l'oeuvre d'imagination. C'est la fiction qui semble impossible, inacceptable. Tout doit être vérifié et certain, comme si toute démarche historique, ou autre, pouvait, devait surtout, aboutir à des certitudes!



C'EST LE MANQUE de goût intégral, que de vouloir tout savoir de tout, c'est la malsaine curiosité de vouloir en savoir plus long que Stendhal sur lui-même, là où justement il s'est assurément amusé à raconter des blagues, ou à oublier bien des choses à sa guise, pour le personnage de Brulard. Rien n'est plus inconvenant que de violer la pudeur d'un écrivain.

TOUT DOIT ÊTRE absolument vrai, jusqu'à l'absurde science elle-même, qu'il est pour le moins absurde, ridicule, d'imaginer parvenant à tout expliquer à force d'efforts, sur des bases solides, inébranlables, qu'un

savant labeur verra supporter un édifice de la connaissance enfin parachevé. Faute de tact, de goût, faute de délicatesse; messieurs-dames de la science anthropologue, daignez vous retirer des matières où vos lumières sont des gouffres d'obscurité, de confusion. Là où la fiction créatrice a ses droits, les vôtres s'étiolent, bas les pattes. Rien ici à croquer pour vous que vous puissiez comprendre, sinon, et encore peut-être, pendant vos loisirs. Ouste.

ET QUE FAIT le nom de Stendhal en tête de l'ouvrage? D'après Stendhal serait mieux venu! Et quitte à faire un vrai livre d'un manuscrit abandonné par son auteur, pourquoi ne pas délibérément couper, omettre, rajouter, comme Stendhal lui-même y invite, comme Mérimée n'y aurait pas manqué! (Nous parlons sans connaître l'histoire de la publication, nous parlons *sans connaître*.)

IL Y A UNE AUDACE insupportable dans la manifestation d'un respect appuyé pour les auteurs, une façon rouée de les anéantir en prétendant s'effacer devant eux pour les servir. Il y a comme une envie odieuse de l'exégète, qui le pousse secrètement à détruire l'ouvrage qu'il étudie et en faire secrètement le sien. Une sorte de volonté inconsciente qui veut prouver qu'un texte doit être amendé jusqu'à une perfection que son auteur aurait eu la puérité de négliger, au moment même où il en était si proche. Quelle folie de laisser de tels irresponsables écrire les romans! Malgré le travail de termites des

commentateurs, jamais un appareil critique ne surpassera un texte original... à moins de se prouver capable d'être un texte original lui-même... en décomposant sciemment, et ouvertement, le texte primitif, sans fausses précautions ni respect de parade. Tout commentaire, toute introduction a foncièrement tort, puisqu'elle part inévitablement du principe, que l'auteur n'a pas su être clair, qu'il a péché par quelques lacunes qu'il faut combler; là commence tout patient travail de destruction, tout bien intentionné soit-il à la surface.

COMMENTER, expliciter un texte sans prendre soi-même le chemin d'une interprétation dénuée d'assise scientifique, sans être follement arbitraire, c'est ignorer ce qu'est l'imagination créatrice et être la dernière personne au monde à pouvoir en parler sans faire bévue sur fausse note.

Il y a par delà les années une mystérieuse atmosphère de facétie surtout, dans les textes de Stendhal, cette belle andouille bouffie d'esprit au point d'exploser au visage de tout ce qui voudrait la piquer d'un peu trop près.

L'ÉCRITURE très logotypique, c'est à dire très façonnée sur le mode de la finitude quasi mathématique, archétypale, de ses romans, a beaucoup collaboré à la mise au point du modèle romanesque dans sa perfection des tableaux et des caractères. Le langage stendhalien n'est pas une des moindres participations à la mise au point d'un modèle transcendantal presque usiné jusqu'au brevet. Cette fictionnalité du romanesque ira jusqu'à disaïner intégralement la production industrielle du mot d'ordre moderne, lequel est véhiculé par les « divertissements » et les « informations » des gentils médias, vieilles badernes bonhommes et civilisées.

ORSI STENDHAL avait la capacité intellectuelle, dans sa pensée, de créer de tels modèles par jeu et par ambition, c'est parce que sa dimension outrepassait largement cet exercice, adapté à une certaine idée d'un

L'ART ÉTEINT
les pinceaux de l'art éteint est publié par les presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2013 - XI



9 791091 219860

public qu'il servait tout en la confectionnant, alors que ses moyens lui auraient permis bien d'autres dé-

ploiements qui n'attendaient que l'occasion pour s'épanouir. Cette étonnante fécondité n'aurait jamais trouvé à s'épuiser. Cet aspect de Stendhal fait de *La vie d'Henry Brulard*, par son inachèvement même en terme de prototype, un piège rieur, sarcastique, signé Stendhal, à l'égard de toute tentative d'en faire « un ouvrage du XIXe siècle » bel et bien peaufiné à l'instar de ses romans parachevés.

ET SOULIGNE, comme pour Nietzsche et tant d'autres, le jeu dangereux et vain qui consiste, en comblant certains tentants espaces blancs livrés à l'incontinence fouineuse, collectionniste, habituée à remplir des cases de mots croisés jusqu'à la complétude, à donner forme à ce qui n'a pas pris forme entre les mains de qui l'a inventé, à moins d'en faire une autre oeuvre signée d'un autre auteur, ou co-signé, si on l'ose, du nom d'un collaborateur d'outre-tombe.

IL FAUT CONSIDÉRER avec terreur qu'un tel travail ne pouvait être entrepris que depuis le monde inconnu et étrange où nous sommes entrés sans nous en apercevoir. Seule la vision panoramique que nous offre un monde que nous avons quitté, comme lorsqu'un navire s'éloigne du rivage et découvre soudain à nos yeux toute la perspective côtière qu'on avait seulement imaginée. Nous ne savons dans quels remous, sur quelle mer nous dérivons; seul ce spectacle nous informe. Mais si nous voulons prendre pied sur un terrain plus ferme que le faseillant tangage qui nous met le cœur au bord des lèvres, rien ne sert de définir le monde que nous avons perdu avec une sécheresse définitive. Il n'est pas plus connu que le reste et c'est peut-être notre destination tout autant que la terre que nous quittons. Il faut l'aborder avec insouciance et jeu, se rouler dans la poussière avec lui sans rien vouloir sauvegarder, et par-dessus tout, de ce qui n'existe pas et n'existera jamais.

HENRY BRULARD vit de sa vie de bribe et de fragment, échevelé, brinquebalant d'une vague du temps à un souffle insolent, impudent, il est un soufflet à l'anthropologie auquel cette science sans honneur ne saura répondre à l'aube avec ses témoins. Elle a trop servi les intérêts les plus vils et les plus serviles. L'homme y a été détaillé et bradé

à l'étalage et l'époque n'est plus même aux soldes mais à la liquidation faute de fournitures. Ce qui reste pourtant, dont personne ne veut se charger que nous? Un vif-argent, un feu-follet qui grille les fesses de Fabienne Machin quand elle veut s'asseoir aux gradins académiques de l'institution-chasse gardée, avec toutes et tous ses collègues, bêtes chercheuses, à qui le même sort est réservé, à leur grande stupéfaction.

DE TELS I[MBÉCILES]* ne sauraient approcher de choses, les beaux romans et les beaux esprits des belles personnes qui les inventèrent en se jouant d'eux, qui les jugent si parfaitement : La bourgeoisie dont Brulard se déclare si ennemi n'a pas disparu à la suite d'un progrès des moeurs ou de la connaissance, bien au contraire, elle triomphe aujourd'hui sans appel. C'est de vous, commentateurs et sommités institutionnels, qu'il s'agit et votre ridicule est consommé quand vous prétendez apporter votre respectueuse et modeste contribution à la parole d'un auteur qui brocarde ce que vous êtes très exactement en train de faire à l'instant même. Comment mieux prouver l'idiotie la plus pédante; « enrichie »?

STENDHAL et bien d'autres se sont joués de vous à votre insu et l'or et les pierreries de leurs trouvailles se changent en immondices entre vos mains qui veulent les fixer, quand ce ne sont que des reflets et des songes qu'il faut conter de nouveau pour qu'ils brillent encore à de jeunes yeux.

NOS OMAR CONTEMPORAINS, les informaticiens, précipitant les archives de la terre au gouffre comme leur ancêtre la bibliothèque d'Alexandrie, sont en train de rendre un pareil service au monde de demain.

L'HISTOIRE de la littérature française s'achève sur de si mauvais accords, sonnant si faux, dénotant la putréfaction insillée tel un insidieux poison aux lettres françaises par Les Editions Gallimard depuis tant d'années, férule douloureusement respectée. Ce temps passant, le fossé se creuse entre la liberté joyeuse de certains textes et la sombre figure, l'inquisition malade de la tyrannie gallimarde.

*On s'éclairera sur l'imbécillité évoquée ici, par un article éditant à paraître dans le deuxième numéro de cette revue.